

# CHAMP SÉMANTIQUE, CHAMP SÉMANTIQUE LEXICAL OU CLASSE SÉMANTIQUE ? TRAITEMENT CONCEPTUEL EN LEXICOLOGIE ET EN SÉMANTIQUE

*suivi de*

## THÉORIE DE L'ISOTOPIE CHEZ GREIMAS ET CHEZ RASTIER

Éric TRUDEL

Université du Québec à Trois-Rivières

*Résumé* : Nous confrontons le traitement de certaines notions-phares lexicologiques et sémantiques développées chez Niklas-Salminen (1997), Picoche (1977), Rastier (1996) et Greimas (2002). Ainsi, dans un premier temps, il apparaîtra intéressant de voir les différences entre la conception des *champs sémantiques* de Niklas-Salminen, celle des *champs lexicaux sémantiques* de Picoche et celle des *classes sémantiques* de Rastier. Dans un deuxième temps, l'exposé porte sur la comparaison du modèle de l'isotopie de Greimas avec celui de Rastier.

*Mots-clés* : lexicologie, sémantique, champ, classe, isotopie, Greimas, Rastier

### 1. Champs sémantiques, champs sémantiques lexicaux et classes sémantiques

En lexicologie, traditionnellement, la notion de *champ* est définie, d'après Fuchs (2007), comme « la structure d'un domaine linguistique donné ». Selon cette même auteure, on confondrait souvent les deux concepts de *champ sémantique* et de *champ lexical*, le premier désignant l'ensemble des significations d'un mot et le deuxième un ensemble d'unités lexicales entretenant entre elles des relations sémantiques (synonymie, antonymie, hyperonymie/hyponymie). Au-delà de ces distinctions, force est de constater, sans parler de confusion, que les auteurs d'ouvrages de lexicologie problématifient souvent de manière différente et inégale cette notion de champ, lexical ou sémantique, d'où également la diversité des termes pour la désigner, et que chaque point de vue privilégié recèle une certaine conception de la langue et du fonctionnement lexical. Ainsi en est-il chez Niklas-Salminen (1997) et Picoche (1977). Dans leur terminologie même comme sur le fond, ces auteurs mélangent, dans leur approche lexicologique des champs, des dimensions à la fois logique, référentielle et linguistique. En revanche, la théorie des classes de Rastier (1996) demeure foncièrement différentielle et s'en tient à l'ordre linguistique.

Après avoir remarqué que la linguistique moderne a remplacé la vieille vision que le lexique est un répertoire de mots par l'idée d'un lexique comme ensemble de structures, Niklas-Salminen (1997 : 128-129) prévient lui-même de la multiplicité des visages de cette notion de champ. Il définit le champ sémantique comme « l'association d'un ensemble de termes du lexique (champ lexical) à une notion particulière (champ notionnel) ». Cette précaution l'amène à distinguer nettement le champ sémantique du *champ dérivationnel*, de la *famille de mots* et du *champ associatif*. Synchronique, le champ dérivationnel inclut des signifiants formés par adjonction d'affixes à un même lexème (*pont*, *apponter*, *entrepont*, *pontage*, *ponter*, *ponton*, etc.). Son critère unificateur est morphologique. Diachronique, la famille de mots comprend des éléments provenant

d'un même étymon (*déscolarisé, écolage, écolâtre, école, écolier, scolaire, scolariser, scolarité, scolastique, scolie*, etc. viennent tous du latin *schola*); son critère de constitution est historique. Enfin, le *champ associatif* est formé de tous les mots réunis autour d'une notion donnée (l'idée d'argent appelle les termes *riche, acheter, crédit, finance, placement, faillite, avaricieux*, etc.). Ces distinctions étant faites, Niklas-Salminen rappelle les deux démarches classiques de délimitation des champs sémantiques. L'approche sémasiologique part du ou des mots pour aller à la recherche des sens correspondants. Par exemple, pour *mine*, on relèvera « mesure de capacité », « gisement de substance minérale », « charge explosive », « aspect du visage », etc. Ici, en présence d'un terme polysème (quand ses significations possibles possèdent des éléments communs) ou homonyme (quand ses significations n'entretiennent aucun rapport analogique entre elles), il faut éventuellement décrire un champ sémantique distinct pour chaque sens rattachable au lexème analysé. De son côté, l'approche onomasiologique part de la notion pour aller vers le ou les termes qui l'expriment. On évoquera la célèbre série des mots entrant dans l'ensemble des sièges (Pottier) : *siège, chaise, fauteuil, tabouret, canapé, pouf*, etc. Comme on le voit, la réflexion de Niklas-Salminen sur le champ sémantique et sur les deux sortes de codage du lexique demeure assez conservatrice et de ce fait appellera quelques commentaires. Avant cela, rapportons quelques aspects du travail de Picoche (1977).

En gros, Picoche (1977) se repose sur les mêmes distinctions terminologiques et conceptuelles que Niklas-Salminen à propos des champs et des deux grandes perspectives évoquées. Cependant, Picoche procède à des croisements et à des extensions qui permettent de multiplier les angles d'analyse du lexique. La notion de *champ lexical sémantique* permet de rendre opératoire son optique élargie : en jumelant le lexical et le sémantique, Picoche peut décider de regrouper dans un champ tous les mots qui font partie de séries ouvertes (aspect lexical) tout en étudiant le rapport entre signifiant et signifié (aspect sémantique). L'extension, d'abord conceptuelle, consiste ainsi à introduire comme des champs lexicaux sémantiques tous les ensembles que Niklas-Salminen refuse de typer comme proprement sémantiques : les champs dérivationnels, les familles de mots et les champs associatifs. D'autre part, l'extension, ici terminologique, établit deux grandes catégories de champs lexicaux sémantiques, les uns sémasiologiques, les autres onomasiologiques. Picoche reste foncièrement « traditionnelle » en spécifiant les champs sémasiologiques de type « un seul signifiant, un seul signifié » et de type « un seul signifiant, plusieurs signifiés », pour y examiner les rapports de monosémie, de polysémie et d'homonymie. Par exemple, pour expliquer la polysémie d'acceptions, le *signifié de puissance*, redevable au linguiste Guillaume, est convoqué : il serait le sens – le « concept » – principal d'un mot autour duquel s'organiseraient tous les autres sens que cette unité lexicale contracte en discours, ces significations secondaires étant appelées *effets de sens*; ce sens archétypique garantirait la cohérence des acceptions.

L'apport relatif de Picoche nous semble toutefois résider dans ce qu'elle appelle les *champs sémasiologiques à plusieurs signifiants*. Ainsi, selon elle, il est possible de rechercher au sein des familles historiques de mots des filières sémantiques : par exemple, dans la série, *chaîne, chignon, cadenas*, dont l'ancêtre latin commun serait *catena*, « [l]e lien qui unit ces formes est strictement diachronique, normalement imperceptible au locuteur français, et un des intérêts que présente sa recherche est de manifester clairement l'action des forces de dispersion toujours présentes dans la langue, tant sur le plan phonétique que sur le plan sémantique. » (Picoche, 1977 : 112)

De même, dans le champ dérivationnel *jeune, jeunesse, rajeunir*, « le lien sémantique et morphologique qui unit le mot de base à ses dérivés est parfaitement clair. »

Au sein de sa classification des champs onomasiologiques, Picoche insère les champs associatifs, rejetés par Niklas-Salminen hors de la zone des regroupements sémantiques. Les définissant comme « ensemble[s] de mots fréquemment associés dans des contextes traitant d'un même sujet » (p. 67), elle retient de ces « lexiques de situation » le fait qu'ils permettent la mise au jour d'une structure profonde, d'un univers sémantique, de classes sémantiques homogènes, déterminables au sein d'un corpus par exemple. Cette « technique » représente aussi selon nous un intérêt certain en raison de la reconnaissance de l'action du contexte dans la structuration du sens. Par ailleurs, toujours au sein de la catégorie onomasiologique, Picoche traite des champs génériques et y décrit les relations lexicales reconnues (la synonymie, l'antonymie, l'hypéronymie, l'hyponymie, etc.). Même si cette entrée d'analyse s'appuie largement sur le modèle et la terminologie phonologiques pour l'analyse des unités lexicales, son inconvénient majeur est à rechercher dans le profond ancrage au modèle logique, qu'il est nécessaire de considérer comme essentiellement *référentiel*, notamment dans l'usage de catégories comme *genre*, *espèce* ou *genre prochain*.

Dans l'ensemble, les ouvrages de Niklas-Salminen et de Picoche ont certes le mérite d'être pédagogiques en exposant les rudiments de la lexicologie – tel est leur objectif d'ailleurs. En cela on se doit de reconnaître leur apport à la discipline. Mais ils contribuent à perpétuer certaines habitudes de pensée dans l'étude du lexique, qu'une lexicologie évoluée se doit de rendre plus sensible aux usages effectifs. S'il est une faille globale qu'il faut souligner à propos des ouvrages de Picoche et Niklas-Salminen, nous dirions qu'elle relève justement d'une présence subreptice de la voie logique et référentielle dans leur approche du lexique et du fonctionnement de la langue. Bien qu'on dise s'occuper des mots de *la langue* et de leur sémantisme, nous pouvons discerner que les méthodes et les descriptions restent, par moments, gagées sur la catégorisation « taxinomique » que nous avons de l'ordre des choses du monde. Au-delà des deux textes considérés, la position dominante en linguistique est profondément imprégnée de métaphysique et d'ontologie. Ainsi les traits de sens des mots, présentés par exemple sous la forme d'un signifié de puissance ou d'un sens prototypique, côtoient-ils des traits conceptuels plus ou moins universels ou des qualités de référents. Outre cela, bon nombre d'études linguistiques peinent à rendre compte des vrais lexiques vivants des langues et des significations attestées, puisque les méthodes d'investigation décontextualisent les mots (malgré l'emploi d'énoncés créés de toutes pièces) et ne reposent pas toujours sur des corpus de textes (rappelons que le dictionnaire n'est pas un corpus...)

En lieu et place, il convient de mettre de l'avant une approche sémantique proprement linguistique du lexique, autant pour l'ordre paradigmatique (dans le système de la langue) que pour l'ordre syntagmatique (en contexte textuel). La sémantique interprétative (Rastier, 1996) offre à cet égard des perspectives prometteuses.

Comme la mise en perspective des textes précédents a pris pour point d'appui la notion de champ, il convient d'introduire le point de vue de la sémantique interprétative sur cette question, et cela nous permettra de mettre en évidence la « linguisticité » de l'approche. Une indication de Rastier (1996 : 49) nous servira de point de départ : « [D]ans sa définition traditionnelle, [la notion de champ sémantique] désigne un secteur de la réalité mondaine ou conceptuelle censé être articulé diversement par les langues :

elle permet de regrouper des sèmes en fonction d'un *critère référentiel* [...] » (c'est nous qui soulignons). Les éléments de définition du champ sémantique se reconnaissent aisément, et sous diverses formes, dans les propos de Niklas-Salminen et de Picoche. Mais ils sont particulièrement à porter au compte de la perspective sémasiologique. En plus de conférer un statut conceptuel aux signifiés qu'elle fait entrer dans les champs sémantiques (l'emploi de termes comme *notion* ou *structure conceptuelle* pour parler du signifié en témoigne largement), cette méthode, nous avons pu le voir précédemment, accorde le primat au signifiant graphique pour répertorier ses signifiés et en structurer l'inventaire. Face à cette méthode propre à la lexicographie, Rastier précise son option :

L'ensemble des contenus à partir duquel sont définis les traits est donc constitué en fonction de critères d'*expression* dans une perspective sémasiologique. Cette perspective nous paraît inacceptable : aucun principe théorique ne permet d'admettre que la constitution d'une microsémantique soit subordonnée à un critère relevant d'un autre niveau et non pertinent de ce fait. On conviendra que pour définir les deux sèmes manifestés par *chinois*, il demeure plus rationnel et plus économique de distinguer 'passoire' des autres ustensiles de cuisine, et 'citoyen de la R.P.C' des autres citoyens, plutôt que d'interdéfinir le citoyen et la passoire...

La perspective onomasiologique où nous nous plaçons conduit à adopter d'emblée des critères purement sémantiques. Le processus d'institution des ensembles de contenus n'est plus le même que dans une perspective sémasiologique et la définition des composants qui structurent ces ensembles est également différente, dans son principe. (Rastier, 1996 : 48)

Retenons dans un premier temps que la méthode onomasiologique, telle que la présente Rastier, s'appuie sur le caractère systématique de la langue (Rastier, 1994 : 46). Il faut sans doute comprendre par là que la langue et les signes qui la composent constituent, en tant que système sémiotique, une sphère relativement autonome de la réalité humaine. La langue est une formation culturelle offrant sa propre organisation et sa propre dynamique, elle est indépendante du niveau conceptuel et mental (lui aussi étant une formation culturelle), mais y demeure liée parce les deux se conditionnent mutuellement (Rastier, 1991 : 96-97). À partir de là, il importe d'admettre l'existence d'ensembles proprement linguistiques où s'interdéfinissent les contenus de mots et qui reflètent le « découpage » du « monde » par une langue donnée. Rastier dénomme ces ensembles par les termes de *classes lexicales* ou de *classes sémantiques* – et l'on remarquera l'abandon du vocable *champ*.

En tenant compte de la partition sèmes génériques/sèmes spécifiques posée par la sémantique interprétative, rappelons ici rapidement les trois principaux types de classes qu'elle identifie : le *taxème* est la classe de signifiés minimale en langue, où les contenus des unités lexicales sont reliés par un trait commun (sème microgénérique) et opposés entre eux par une caractéristique propre (un ou des sèmes spécifiques); le *domaine* est un groupe de taxèmes lié à une pratique sociale (religion, navigation, politique, etc.) et est institué relativement aux normes de cette pratique (le sème indexant des signifiés dans un domaine est dit mésogénérique); la *dimension* est une classe de généralité supérieure regroupant les signifiés des mots par un même trait de très haute généralité (dit macrogénérique), de type /animal/, /humain/, /vie/, /mort/, de telle sorte que les dimensions s'articulent par des rapports de disjonction exclusive.

Pour l'analyse lexicale, le taxème est la classe sémantique déterminante<sup>1</sup> : « Le taxème est la seule classe nécessaire : tout sémème comprend au moins un sème générique qui l'indexe dans son taxème de définition. » (Rastier, 1994 : 61) Les taxèmes reflètent des situations de choix : par exemple, en français, parce qu'on oppose les transports intra-urbains aux transports extra-urbains – et cela est attestable en corpus –, on en obtient deux taxèmes distincts, où seront indexés les contenus 'métro' et 'autobus' d'une part, et 'train' et 'autocar' d'autre part. La réunion des signifiés lexicaux en taxèmes se fonde sur l'observation des normes sociales et des situations pragmatiques, lesquelles structurent le contenu linguistique et ont une incidence sur lui. Les classes taxémiques « regroupent les "termes vraisemblablement utilisables". » (Rastier, 1996 : 51) Ainsi écartera-t-on l'objection selon laquelle la structuration du lexique et son étude en classes sémantiques seraient ici encore arrimées au réel ou à sa catégorisation conceptuelle : au contraire, l'identification des ensembles de définition fait appel aux usages des locuteurs codifiés en langue. Et la langue doit être ici réinsérée dans le système linguistique au sens large, où sont aussi incluses les normes socialisées à l'œuvre dans les textes. De ce fait, c'est une compétence linguistique empirique, plausible (et non idéalisée) qui peut être rendue dans la partition du lexique en classes sémantiques.

Comme on le voit, la méthode onomasiologique prônée par Rastier *part* des classes de signifiés pour les structurer (1994 : 45). En plus de s'ancrer sur l'ordre linguistique, la méthode onomasiologique se distingue par son approche différentielle : la signification d'un item lexical sera déterminée dans l'opposition aux autres signifiés pertinents faisant partie du même taxème. Cette pertinence provient justement de la définition préalable des taxèmes dans le système de la langue, selon l'optique présentée précédemment. En contexte, c'est-à-dire sur l'ordre syntagmatique, la méthode onomasiologique s'applique également, mais examinera les contenus lexicaux en tenant compte des rapports qu'ils entretiennent au sein des syntagmes, des énoncés, des phrases, des parties du texte, dans tout l'espace du texte, bref au sein de toute zone ou de tout palier de la textualité. Ce qui s'avère intéressant dans ce secteur de description syntagmatique, c'est que les classes sémantiques en langue peuvent être remaniées en contexte. Donnons un exemple simple<sup>2</sup>. Des énoncés « normaux » tels que « Tu prends le métro ou le bus? » et « Je préfère y aller en train plutôt qu'en car » confirment les taxèmes systématiques // 'autobus', 'métro' // et // 'train', 'autocar' //. Toutefois, des déclarations telles que « Tu prends l'autobus ou le car? » ou « On y va en train ou en métro? », certes moins habituelles mais très possibles en discours (qui sait?), vont reconfigurer les classes en langue en intervertissant certains éléments; les classes contextuelles vont se présenter de la sorte : // 'autobus', 'autocar' // et // 'train', 'métro' //<sup>3</sup>. Ce phénomène de modification des classes systématiques en contexte est très bien illustré par les parataxes, les énumérations, les distinguos et les coq-à-l'âne : non seulement ces faits de discours affectent la composition même des taxèmes en regard de leurs membres en en créant de nouveaux (taxèmes locaux), mais aussi on y constate également des différences dans les relations entre signifiés comme dans la composition

---

<sup>1</sup> Pour le contenu d'une partie de ce paragraphe, nous nous inspirons de Rastier (1996 : 51-52, 62-63; 1994 : 61-63) et de Hébert (2001 : 72-73).

<sup>2</sup> Nous reprenons des énoncés de Rastier (1996 : 51-52).

<sup>3</sup> Ici on tiendra surtout compte de la valeur illustrative des exemples : la réalité est sans doute plus complexe.

sémique même des signifiés, notamment par des jeux d'afférences de traits (Rastier, 1996 : 77-80)<sup>4</sup>.

Globalement, l'approche microsémantique (analyse lexicale) et la théorie des classes de Rastier reposent sur le primat accordé à l'ordre linguistique et sémantique. Dans son ouvrage *Sémantique et recherches cognitives* (1991), Rastier a bien montré les dangers de l'assimilation du signifié au concept, une constante chez les cognitivistes (comme Rosch, Lakoff, Langacker et Kleiber). Cette assimilation se manifeste dans certains développements de Picoche et de Niklas-Salminen, bien que ceux-ci s'inscrivent dans une certaine tradition structuraliste. Il serait exagéré de taxer ces auteurs de cognitivistes. Mais, pour ouvrir la réflexion et insister sur notre idée directrice, nous suggérons de conclure en rappelant le reproche que Rastier adresse à la sémantique cognitive à propos, précisément, de sa conception mentaliste/universaliste du sens lexical. Laissons donc le soin à Kerbrat-Orecchioni (2007) de résumer cette vision : « [C]omme les significations sont ramenées à des opérations mentales, et que celles-ci sont admises comme étant universelles, les significations ne peuvent être qu'universelles (alors qu'il y a autant de systèmes sémantiques différents qu'il y a de langues différentes) »<sup>5</sup>.

## 2. Théorie de l'isotopie chez Greimas et chez Rastier

Nous chercherons ici à faire ressortir quelques différences générales des modèles greimassien et rastérien de l'isotopie, sans toutefois entrer dans toute leur complexité et leurs subtilités. Le statut fondamental et l'importance de ce concept au sein de la sémantique et de la sémiotique suffisent à eux seuls qu'on s'y intéresse.

Après avoir, à la suite de Pottier, systématisé l'analyse sémique, qui consiste à décomposer le sens des unités lexicales en unités minimales de signification, en sèmes, Greimas va, dans son ouvrage *Sémantique structurale* (1966), instituer le concept fondamental d'*isotopie*, rendu opératoire pour l'analyse du discours. Permettant de passer de l'en deçà sémique du mot pour aller au-delà de la phrase, limite que la linguistique ne peut ordinairement outrepasser, l'isotopie permet d'assurer la cohérence sémantique d'un texte par la répétition d'éléments semblables, en l'occurrence des traits sémantiques.

Le fondateur de l'École sémiotique de Paris a formulé diverses définitions du concept, mais toutes ne rendent pas aisée sa compréhension. Pour les besoins de notre propos, retenons-en quelques-unes, en laissant de côté leur technicité terminologique, afin de déterminer leurs principales caractéristiques. Pour ce faire, nous recourons

---

<sup>4</sup> À titre d'exemple, citons cette analyse limpide de Rastier (1996 : 79) : « Un haut fonctionnaire américain déplorait naguère que la commission d'enquête où il siégeait soit composée "d'un noir, de deux juifs, d'un infirme, et d'une femme". Or 'noir', 'juif', 'infirmes', et 'femme' relèvent en langue de taxèmes différents : race, sexe, religion, etc. La cohésion de la classe contextuelle qu'ils forment n'est évidemment pas le fait d'un taxème majoritaire. Elle est due au trait /manque/, inhérent à 'infirmes' et afférent à 'femme' (manque de virilité), à 'juifs' (manque d'une religion chrétienne) et à 'noir' (manque de la bonne race) : ainsi se crée un taxème des hommes inférieurs pour une axiologie de type "en avoir ou pas" (eût dit Hemingway). »

<sup>5</sup> Cette confusion entre l'ordre conceptuel et l'ordre linguistique du sens se manifeste – fait non surprenant – dans la doxa, que reflètent d'une certaine manière les dictionnaires de langue; ainsi, le *Nouveau Petit Robert* définit le champ sémantique comme « ensemble de mots et de notions qui se rattachent à un même domaine conceptuel ou psychologique ».

évidemment à Greimas (2002), mais nous nous aiderons largement mais librement de Rastier (1996 : 88-91) et utiliserons aussi Greimas et Courtés (1993).

D'une part, l'isotopie est présentée par Greimas comme un phénomène *paradigmatique* : « [C]e qu'il faut entendre par *isotopie*[,] c'est la permanence d'une base classématique hiérarchisée, qui permet, grâce à l'ouverture des paradigmes que sont les catégories classématiques, les variations des unités de manifestations, variations qui, a lieu de détruire l'isotopie, ne font au contraire, que la confirmer. » (Greimas, 2002 : 96) L'essentiel, selon nous, est de comprendre que l'isotopie est formée par la présence de plusieurs classèmes (sèmes génériques dans la terminologie de Rastier) au sein d'unités paradigmatiques semblables, manifestation qui peut se vérifier par l'épreuve de commutation.

D'autre part, une définition différente de *Sémantique structurale* permet de penser que l'isotopie est un phénomène *syntagmatique*, c'est-à-dire qui a lieu dans le déroulement même d'un texte dans la combinaison de ses éléments constitutifs (mots, syntagmes, phrases, énoncés, etc.) : « [U]n message ou une séquence quelconques du discours ne peuvent être considérés comme isotopes que s'ils possèdent un ou plusieurs classèmes en commun. » (Greimas, 2002 : 53) Rastier (1996 : 89) traduit cette définition en ces termes : « [L]'isotopie d'une séquence est assurée par l'itération d'un ou plusieurs classèmes ». Dans l'exemple donné par Greimas (2002 : 50-52), *le chien aboie*, disons en simplifiant passablement que *chien* possède le noyau sémique N1 /chien/<sup>6</sup> et *aboie* le noyau sémique N2 /sorte de cri/; l'isotopie est créée par la répétition du classème /animal/ dans les deux éléments lexicaux en présence simultanée, lesquels favorisent, du fait de ce « voisinage », un contexte propice à l'isotopie.

Comme le mentionne Rastier, ces deux définitions de l'isotopie, paradigmatique et syntagmatique, vont être reconduites dans les travaux ultérieurs de Greimas :

[L]e concept d'isotopie a désigné d'abord l'itérativité, le long d'une chaîne syntagmatique, de classèmes qui assurent au discours-énoncé son homogénéité. D'après cette acception, il est clair que le syntagme réunissant au moins deux figures sémiqes peut être considéré comme le contexte minimal permettant d'établir une isotopie [définition syntagmatique]. Ainsi en va-t-il de la catégorie sémique qui subsume les deux termes contraires : compte tenu des parcours auxquels ils peuvent donner, les quatre termes du carré sémiotique seront dits isotopes [définition paradigmatique]. (Greimas et Courtés, 1993 : 197)

Il convient de porter notre attention sur une dernière définition greimassienne de l'isotopie, développée dans le cadre du parcours génératif : « [L]'isotopie sémantique [...] rend possible la lecture uniforme du discours, telle qu'elle résulte des lectures partielles des énoncés qui le constituent, et de la résolution de leurs ambiguïtés qui est guidée par la recherche d'une lecture unique. » (Greimas et Courtés, 1993 : 197) Rastier (1996 : 90) remarque<sup>7</sup> à propos d'une autre définition de l'isotopie<sup>8</sup>, formulée similairement à celle-ci, qu'un texte peut (selon Greimas) présenter deux isotopies à la fois et donc se prêter à deux lectures différentes, l'une sur le plan discursif, l'autre sur le

---

<sup>6</sup> Chez Greimas, le noyau sémique est aussi nommé *figure nucléaire* ou *sémique*. Il correspond au sémantème chez Rastier, soit le ou les sèmes spécifiques d'un signifié.

<sup>7</sup> Il s'appuie sur Greimas, A. J. (1970), *Du sens*, Paris, Seuil.

<sup>8</sup> La définition évoquée provient de Greimas, A. J. (1966), « Pour une théorie de l'interprétation du récit mythique », *Communications*, n°8, p. 28-59.

plan structurel; si bien que l'isotopie discursive (« superficielle ») ne fait que manifester l'isotopie structurelle, plus profonde et plus fondamentale.

Rastier (1996) va formuler sa propre théorie de l'isotopie, en contestant certains aspects de la conception greimassienne. Rappelons-en brièvement les points qui viennent faire contrepoids à ceux développés précédemment. À la base, la définition de l'isotopie comme « effet de la récurrence d'un même sème » (Rastier, 1994 : 223) demeure assez proche de celle de Greimas. Cependant, la théorie de Rastier ne fait pas distinction entre les types d'unités sémantiques entrant dans la constitution d'une isotopie, alors que Greimas n'y inclut que des classèmes, c'est-à-dire des sèmes contextuels<sup>9</sup>, « ceux[-là mêmes] qui sont récurrents dans le discours et en garantissent l'isotopie » (Greimas et Courtés, 1993 : 37). Ainsi, l'isotopie peut être induite par la récurrence d'un sème spécifique (/noirceur/ dans le titre *Neige noire* du roman de l'auteur québécois Hubert Aquin, où ce trait est récurrent dans 'Neige' et 'noire'<sup>10</sup>); ou par celle d'un trait (micro-, méso- ou macro) générique (/fiscalité/ dans *Le comptable remplit une déclaration d'impôts*). De plus, le sème isotopant (c'est-à-dire qui induit l'isotopie) peut être uniquement inhérent ou uniquement afférent, mais en général une isotopie est constituée d'occurrences sémiques inhérentes et afférentes.

Rastier ne reconnaît l'existence de l'isotopie que sur la dimension syntagmatique, seul lieu empirique et valable pour sa saisie : l'itération d'une unité linguistique ne peut advenir que dans la successivité de deux morphèmes, de deux mots, dans l'enchaînement de phrases d'un paragraphe ou de celles de tout un texte. « [À] l'évidence, on ne peut constater d'itération hors de cette dimension. » (Rastier, 1996 : 94)

Enfin, la sémantique interprétative refuse de postuler deux niveaux d'analyse en présence d'une suite linguistique comportant deux isotopies, comme le fait Greimas en appliquant par exemple les paires oppositives isotopie figurative/isotopie thématique (Greimas et Courtés, 1993 : 198), isotopie manifeste superficielle/isotopie latente profonde et texte/métatexte (Greimas, 2002 : 97-98), les unes homologuant les autres. Ces oppositions sont associables aux antiques théories du double sens, dont celle de l'allégorisme (dont certaines pratiques exégétiques de la Bible pourront en être un représentant spécifique) qui sépare le sens littéral du sens spirituel, comme le visible de l'invisible, comme le corps de l'âme... (Rastier, 1996 : 167-212) Ces théories de la duplicité sémantique ont contribué à ériger ces trois thèses (Rastier, 1996 : 168, 173; nous synthétisons librement) : 1) une proposition ou un texte peut comporter deux sens; 2) le premier voile le second et y est subordonné; 3) le second est le principal, le valorisé, le maître-sens. À propos de l'opposition greimassienne isotopie figurative/isotopie thématique, Rastier (1996 : 172) commente ainsi : « Comme dans la tradition le sens littéral était le vicaire du sens spirituel, l'isotopie figurative peut être considérée comme le signifiant de l'isotopie fondamentale, qui constitue l'être du texte, dont il ne serait que le *paraître*. » Nous voyons là dans une certaine mesure la dualité kantienne entre phénomène et noumène.

---

<sup>9</sup> La notion de sème contextuel, telle qu'elle paraît dans *Sémantique structurale*, est problématique et fluctuante, car elle inclut des sèmes génériques et (parfois) des sèmes spécifiques (Rastier, 1996 : 74-75).

<sup>10</sup> Cet exemple est tiré de Hébert (2007 : 182-183). Le sème /noirceur/ est inhérent à 'noire' et afférent dans 'Neige' par qualification adjectivale (la neige est noire); le sème inhérent /blancheur/ de 'Neige' est par cette « prédication » virtualisé.

Face à cette perspective de traitement de la pluralité des sens, Rastier propose une approche des textes polyisotopiques, qui admet tout simplement que : 1) un texte ou un énoncé peut mettre à la disposition de l'interprète plus d'une isotopie (en particulier générique); 2) aucun critère n'autorise *a priori* le départ des isotopies (génériques) en deux classes (figuratives et thématiques, par exemple); 3) on ne saurait accorder aucune prééminence *a priori* à une isotopie générique sur les autres; 4) toutes les isotopies présentes dans un texte se situent sur le même niveau et apparaissent non hiérarchisées avant toute analyse (Rastier, 1996 : 174-175). Dans les cas les plus simples, on pourra constater dans la description d'un texte polyisotopique qu'une isotopie domine les autres parce qu'elle détermine l'impression référentielle (le « sujet »), ou que les isotopies sont hiérarchisées entre elles de façon évaluative en ce que l'univers sémantique inhérent au texte détermine l'ordonnement des classes sémantiques constituantes des isotopies (Rastier, 1996 : 202-203).

En proposant une théorie « unifiée » de l'isotopie (elle affirme que celle-ci est faite de tous types de composants sémantiques, qu'elle ne se constitue qu'au niveau manifeste de la signification; elle récusé le double sens où l'un serait supérieur et caché, l'autre subordonné et apparent, etc.), la sémantique interprétative nous offre un cadre performant pour l'analyse de toutes performances sémiotiques, qui peuvent justement offrir de multiples isotopies à la lecture. Nous oserions même dire que ce cadre permet un traitement plus près de l'« empiricité » du texte (par reconnaissance de ses caractéristiques internes propres), plus sensible aux conditions « naturelles » de l'activité interprétative linguistique d'un sujet humain (par exemple, l'assimilation, processus par lequel advient l'isotopie). Au reste, cette théorie de l'isotopie trouve une conversion dans l'approche morphosémantique du texte, où, sur la base de la Gestalttheorie figure/fond, elle est considérée comme constituant le fond sémantique sur lequel se détachent certaines formes sémantiques saillantes telles que les molécules sémiques (comme un thème, défini en tant que structure de sèmes récurrente dans un texte).

N. B. Nous remercions le Fonds québécois de la recherche sur la société et la culture (FQRSC) pour son soutien financier qui a rendu possibles la production et la publication de ce texte.

## **Bibliographie**

- FUCHS, Catherine (2007). « Champ sémantique et champ lexical », *Encyclopædia Universalis* en ligne.
- GREIMAS, A. J. (2002). *Sémantique structurale*, coll. « Formes sémiotiques », 3<sup>e</sup> édition, Paris, Presses universitaires de France.
- GREIMAS, A. J. et Joseph COURTÉS (1993) [1979]. *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, coll. « Linguistique », nouvelle édition, Paris, Hachette Supérieur.
- HÉBERT, Louis (2001). *Introduction à la sémantique des textes*, coll. « Bibliothèque de grammaire et de linguistique », n°9, Paris, Honoré Champion Éditeur.
- HÉBERT, Louis (2007). *Dispositifs pour l'analyse des textes et des images. Introduction à la sémiotique appliquée*, coll. « Nouveaux actes sémiotiques », Limoges, Presses universitaires de Limoges.
- KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine (2007). « Sémantique », *Encyclopædia Universalis* en ligne.

NIKLAS-SALMINEN, Aïno (1997). « Analyse sémantique du lexique », *La lexicologie*, coll. « Cursus. Lettres/linguistique », Paris, Armand Colin, p. 89-165.

PICOCHÉ, Jacqueline (1977). « Les champs lexicaux sémantiques », *Précis de lexicologie française. L'étude et l'enseignement du vocabulaire*, Nathan, Paris, p. 66-132.

RASTIER, François (1991). *Sémantique et recherches cognitives*, coll. « Formes sémiotiques », Paris, Presses universitaires de France.

RASTIER, François (1996). *Sémantique interprétative*, coll. « Formes sémiotiques », 2<sup>e</sup> édition, Paris, Presses universitaires de France.

RASTIER, François *et al.* (1994). *Sémantique pour l'analyse. De la linguistique à l'informatique*, coll. « Sciences cognitives », Paris, Masson.